

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Trecoring :
Trois mois. 13 f.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. MEBOIX

Le Nord de la France :
Trois mois. 18 f.
Six mois. 28
Un an. 52

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes.
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, placée de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 2 MARS 1871

Voir aux dernières nouvelles.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Bordeaux, 28 février.

Assemblée nationale. — Après lecture du traité, M. Barthélemy Saint-Hilaire lit le document relatif à l'entrée de 30,000 Allemands dans Paris; les parties contractantes conservent le droit de dénoncer l'armistice à dater du 3 mars, dans ce cas un délai de trois jours aura lieu avant la reprise des hostilités.

Le gouvernement demande l'urgence sur la discussion du traité.

M. Thiers explique que l'urgence ne signifie pas qu'on n'examinera pas complètement le traité, mais qu'il importe que la discussion ne soit pas différée.

M. Thiers dit : « S'il y a honte, c'est pour ceux dont les votes à toutes les époques auront contribué à amener les ruines du pays. »

M. Thiers fait un appel émouvant au patriotisme de l'Assemblée dans les conditions douloureuses que traverse le pays.

MM. Millière et Langlois s'opposent à l'urgence, demandant que le traité soit imprimé et distribué aux députés avant la réunion des bureaux.

L'Assemblée a voté l'urgence.

Bordeaux, 4^e février.

Un député alsacien demande lecture des détails relatifs aux cessions territoriales. M. Barthélemy Saint-Hilaire lit les détails de la nouvelle délimitation, dont la ligne principale part du duché du Luxembourg pour aboutir à la frontière suisse.

Bordeaux, 1^{er} février.

M. Gambetta propose la réunion des bureaux pour demain à une heure, afin que les députés puissent étudier les conditions de la paix. M. Thiers remarque que les copies pour les bureaux pourraient être faites en deux heures à la main. M. Schœlcher propose une réunion demain matin, à neuf heures. M. Thiers dit : « Nous voulons que tout soit connu de vous comme de nous, car nous sommes dominés par une situation que nous n'avons pas créée mais subie. Nous vous supplions de ne pas perdre un moment. »

« Je vous supplie, ajoute M. Thiers, avec une énergique insistance, de ne pas perdre de temps; en faisant cela, vous pouvez peut-être épargner une grande douleur à Paris. — J'ai engagé ma responsabilité, mes collègues ont engagé la leur, il faut engager la vôtre, il ne peut y avoir d'abstention. Nous devons prendre tous notre part de responsabilité. »

M. Thiers conclut en exprimant le désir qu'il y ait une réunion des bureaux le soir, à neuf heures.

Séance publique demain à midi. La salle est très-peu de députés sont absents.

MM. Dupanloup, Louis Blanc, Hugo, Gambetta, Rochefort, sont présents.

La lecture des conditions est reçue avec un morne silence seulement interrompu par quelques réclamations de stupeur.

Les mêmes dispositions militaires sont prises autour de la Chambre aujourd'hui qu'au paravant.

La ville est parfaitement tranquille.

St-Petersbourg, 1 mars.

Le Journal de St-Petersbourg publie un télégramme de l'empereur d'Allemagne à l'empereur de Russie, daté du 27 février, annonçant la conclusion des préliminaires de paix, dont les conditions sont connues.

L'empereur de Russie a répondu le même jour : « Je vous remercie de votre communication des préliminaires de paix. Je partage votre joie. Fasse Dieu qu'une paix durable puisse s'en suivre. Je suis heureux d'avoir pu vous prouver mes sympathies comme ami dévoué. Que l'amitié qui nous lie puisse assurer le bonheur et la gloire des deux pays. »

Le Français confirme, par des renseignements puisés à bonne source, qu'une rupture a été sur le point d'éclater pendant les négociations, et ce, à propos de l'occupation des places fortes du Nord que réclamait la Prusse :

« On sait exactement, dit le Français, que, dans la nuit de samedi à dimanche, les nouvelles exigences de la Prusse avaient déterminé les commissaires à se prononcer pour une rupture immédiate des négociations. Mais ces exigences, relatives à l'occupation du nord de la France pendant un temps fort long, ayant été retirées, les préliminaires de paix ont été acceptés. »

Quant à la durée de l'occupation du territoire français, ajoute le journal que nous citons, elle a été réglée, nous assure-t-on, de la manière suivante : l'occupation des départements du midi de la Seine aura lieu jusqu'au vote de l'Assemblée; l'occupation des départements au nord de la Seine aura lieu jusqu'au paiement de 500 millions; l'occupation des places fortes aura lieu jusqu'au paiement intégral de l'indemnité. »

On a la certitude acquise que les Allemands en exigeant l'occupation de Paris avaient, d'après les rapports de leur émissaire, fondé le plus grand espoir sur un conflit; cette nouvelle combinaison permettait de frapper la ville de Paris d'une énorme contribution, si elle s'était opposée à l'entrée des Bavares. Les moyens de répression étaient préparés et... les bénéfices étaient certains.

On continue à se préoccuper bien inutilement de la possibilité d'une intervention des grandes puissances en faveur de la France. Si, comme on l'affirme, des efforts ont été tentés, in extremis, par la diplomatie européenne, il est évident qu'ils ont été repoussés par la Prusse.

Les renseignements que nous recevons au dernier moment nous prouvent que

les meneurs les plus exaltés qui préchaient la résistance à Belleville et à Montrouge, sont des agents prussiens qu'on a dû arrêter. Quelques-uns ont avoué qu'ils étaient payés pour exciter la population.

Une dépêche datée d'hier soir annonce qu'il n'y a eu aucune démonstration à Paris; aucun accident fâcheux n'a été signalé. Les quartiers occupés étaient déserts; partout les portes et les fenêtres étaient fermées. La population a compris qu'il eût été imprudent de céder aux excitations des exaltés.

Le Daily-Telegraph dit que les conditions de paix ont évanoui toutes les espérances que l'on avait rêvées sur la prétendue modération de l'Allemagne. Le monde civilisé tout entier protestera contre ces conditions qui sont tellement exhorbitantes, qu'elles justifieraient une reprise de la lutte si la France conservait la moindre chance de succès. L'indemnité de guerre couvrira la dette de la France dans des proportions énormes, alors que la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine diminuait annuellement ses revenus de 100 millions, car on ne doit pas oublier que ces provinces sont précisément le siège de grandes manufactures, et qu'elles ont plus payé au trésor qu'aucune autre province agricole de même étendue.

Paris, 28 février.

Déjà on formule des plaintes contre le nouveau ministre de la guerre, le général Le Flô. On lui reproche d'avoir pas pris les mesures nécessaires pour réorganiser, ou tout au moins coordonner toutes les forces militaires dont la France peut encore disposer, pour le cas où la paix ne serait pas signée.

Des réjouissances gastronomiques sont promises aux soldats bavares qui traverseront Paris. C'est la récompense la plus haute qu'on puisse accorder aux détachements désignés. On a trouvé que ce moyen, fort ingénieux du reste et bien digne des Allemands, suffisait pour vaincre les appréhensions terribles que la perspective d'une guerre de barricades avait fait naître chez les mangeurs de lard.

C'est à l'Élysée qu'on mangera et qu'on boira surtout. Il faut bien consacrer par une orgie digne de l'état-major prussien, le souvenir de cette guerre où tous les excès ont été commis. On présume que les convives se partageront l'argenterie qui provient des Tuileries.

Le Rappel, victime d'un piège assez singulier, soutient naïvement que Van Gœben a combattu en Afrique avec le général Faidherbe.

Il faut ne pas connaître le général Faidherbe pour admettre qu'il ait jamais voulu compromettre sa dignité par une semblable liaison.

On signe dans tous les cercles de Paris une protestation contre la conduite des chefs de l'armée prussienne. Les membres des différents cercles prennent aussi l'engagement de ne plus avoir de

rapports sociaux ni commerciaux avec les prussiens et ils doivent signaler, aussitôt qu'ils en auront connaissance, les maisons qui occuperaient comme employés ces espions dont la présence parmi nous préparait de longue date la trahison dont la France a été victime.

On raconte qu'un député a déposé sur un bureau de la chambre une proposition demandant que M. Gambetta soit enfermé pour le restant de ses jours dans une maison de santé.

Pendant la nuit du 27, à Paris

Dans les quartiers que nous avons parcourus, l'agitation a été insignifiante. C'est une justice à rendre à nos concitoyens. On sent, enfin, que le moment de la dignité la plus absolue a sonné pour nous.

Minuit. — Un groupe de zouaves armés se presse sur le boulevard Montmartre et dans le café des Princes. Il est composé, en grande partie, d'élèves de l'École centrale. Ces messieurs ont l'air fort décidé. Ils veulent s'opposer, n'importe comment, à l'entrée des Prussiens dans Paris. Nous les laissons discuter leurs moyens d'attaque ou de défense.

Une heure. — Les troupes de la caserne du faubourg du Temple font leur sortie; elles prennent par la rue du Faubourg-du-Temple et vont rejoindre leur campement.

Une heure un quart. — Les soldats évacuent la caserne du Prince-Eugène. Ils se dirigent du côté du boulevard Magenta. Aux officiers qui viennent répondre tardivement à l'appel du clairon, on crie : « Suivez le boulevard Magenta. »

Une heure et demie. — Les gardes nationales arrivent en grand nombre place du Château-d'Eau. On entend quelques cris de : Vive la République. Mais c'est tout. Presque aussitôt, ils enfilent les boulevards, en bon ordre et sans bruit.

Nous nous dirigeons vers la Madeleine. La rue Royale, la place de la Concorde et les Champs-Élysées sont presque déserts. Quelques groupes de trois ou quatre personnes, par-ci, par-là. Mais de brailleurs, pas l'ombre.

En revenant, nous rencontrons le 173e bataillon en armes : « Nous allons, me dit un garde, place de Wagram, chercher 200 canons que les artilleurs doivent nous livrer. »

Deux heures et quart. — Rue de Constantinople, nous croisons le 191e bataillon, commandant et capitaine en tête. Il suit le parc Monceaux, prend le boulevard Malesherbes et s'arrête à l'embranchement de ce dernier et du boulevard de Courcelles. Le parc d'artillerie est à 20 mètres de là, et le 191e, lui aussi, veut avoir des canons.

Au bout de dix minutes on voit s'avancer un falot venant de la porte d'entrée du parc. Il éclaire la marche de plusieurs officiers de l'artillerie de la garde nationale, qui viennent parlementer avec leurs camarades du 191e. Ceux-ci sont aussitôt entourés.

— Ou sont vos officiers? demande un capitaine.

— Voici notre chef de bataillon.

— Ce dernier s'avance en effet.

— Commandant, lui dit le capitaine, allons causer à l'écart, si vous voulez bien.

— Et ils s'éloignent de quelques pas.

— Tous les commandants de compagnie crient le chef de bataillon.

Ces derniers accourent. Alors commentent les demandes des uns et les réclamations des autres.

— Mais je ne peux pas vous, laisser emmener les canons qui ont été confiés à ma garde, répond le capitaine d'artillerie.

— Mais vous en avez livré aujourd'hui huit.

— Dites qu'on est venu prendre de vive force. Huit cents hommes du 183e sont arrivés. Ils ont forcé la consigne et brisé la baïonnette du factionnaire. Je n'ai pu m'y opposer. Et ils sont partis traînant avec eux vingt-huit pièces.

— Eh bien, nous ferons la même chose.

— Mais, répétait le capitaine-artilleur, nous sommes tous camarades. Nous ne voulons pas de collision. Soyez donc raisonnables. Les canons sont aussi bien gardés-ici qu'ailleurs part.

— Non, non, nous préférons les avoir avec nous.

— Alors, restez une cinquantaine et aidez-nous à les garder. Demain matin, ils doivent être transportés au Luxembourg. Vous serez les premiers à les accompagner.

— Du tout, du tout; nous ne voulons pas qu'ils tombent entre les mains des Prussiens, et pour cela, nous les prenons. Du reste, c'est notre droit. Ils nous appartiennent, puisque nous les avons payés.

Le capitaine eut beau faire. Il dut céder — devant la force bien entendue — et malgré le commandant lui-même qui s'était un peu rangé de son avis. Cinquante hommes composaient le poste du parc d'artillerie. Une dizaine seulement firent de la résistance. Le 191e passa crosse en l'air et 2 pièces seulement sur 177 furent emmenées par les Bellevinois, qui, du reste, n'avaient pas trop l'air féroce. Il était alors 4 heures.

Ajoutons, pour être vrai jusqu'au bout, que le 191e n'a fait aucune manifestation bruyante. Il est retourné comme il était venu, dans le plus grand calme.

(Gaulois.)

La journée du 27

Ce matin, la population encore toute agitée par les nouvelles sinistres, les bruits alarmants de la veille, l'oreille pleine encore du roulement du tambour et du son du tocsin qui s'étaient fait entendre durant la nuit, dans certains quartiers, se répandait dans les rues, avides nouvelles, doutant encore de la réalité de la prochaine entrée des Prussiens dans Paris.

Deux affiches blanches qui s'étaient posées sur les murs allaient lui apprendre le douloureux sort qui lui était réservé. Partout des groupes se forment, on lit, puis on commente la fatale nouvelle; l'exaspération est peinte sur tous les visages et se traduit dans toutes les paroles.

Les femmes se font remarquer surtout par leur irritation; plusieurs, à Montmartre, à Ménilmontant et ailleurs, déchirent les affiches officielles.

La nouvelle, lorsqu'elle est connue de toute la grande cité, jette partout le deuil et la douleur. Dans toutes les grandes rues, sur toutes les voies principales, boulevards et avenues, de petits groupes se forment, où l'on discute non sans animation.

Les manifestations en l'honneur du 24 février, qui semblaient devoir prendre fin, se reproduisent avec une nouvelle et plus grande intensité. On parle, cette fois, y attache un caractère de protestation contre l'humiliation et la violence que nous font les Prussiens, en profanant la grande ville.

Les gardes nationales, les soldats de la ligne, les chasseurs, vont déposer des couronnes voilées de crépe aux pieds de la colonne. A trois heures, trois mille mobiles, défilés de dix-huit bataillons de la Seine, se forment en colonne sur le boulevard Magenta, et défilent, clairons et tambours en

FEMMELETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 3 MARS 1871.

— 25 —

LES DAMNÉS

DE L'INDE

PAR MERY

DEUXIÈME PARTIE

LE POUVOIR DE LA FEMME

SUITE

La nuit venait de tomber dans ce val de mort, et la clarté des étoiles s'arrêtait à la cime des montagnes. L'horrible nature de ce paysage était une mauvaise conseillère pour un désespoir consommé.

L'épouvantable contraste des souvenirs de l'heure présente entraînait encore le malheureux jeune homme à son œuvre de destruction. Il voyait lire les éblouissants tableaux de la veille: les arbres radieux de Kalima, les vagues lascives du golfe sacré, le kiosque éclairé par la plus belle des étoiles, une atmosphère d'azur d'or, toute remplie des divines extases de l'amour, et après, un crêpe de deuil couvrant ce mirage de femme et de lumière; une vallée ténébreuse comme le vestibule de l'enfer; un arbre fatal, dressé là comme un échafaud, pour le déserteur et la victime d'une criminelle passion.

Le vaguë souvenir de son pays natal et de la petite église parfumée d'encens et de genêts, ouverte sur le golfe pour sourire aux marins, arrêta quelques instants le jeune homme; mais ce qu'il aperçut dans une vision infernale effaçait subitement ce précieux souvenir. Le comte Despremons, ramené en triomphe de Timor à Kalima, quelle joie dans l'habitation hollandaise! quelle fête légitime! quel banquet nuptial chez les Davidson! quel avenir de ravissement pour les deux jeunes époux!...

— Béni soit, s'écria-t-il, l'arbre sauveur qui va m'endormir du sommeil éternel en punissant le lâche déserteur et l'amoureux insensé!

Des larmes de feu inondaient ses joues et un violent accent de fièvre éteignit le dernier éclair de sa raison.

Il s'étendit sur le roc au pied de l'ar-

bre de mort, bégaya la prière de l'enfance, apprise par une pieuse mère, murmura quelques paroles confuses, où le nom d'Aurore était seul prononcé distinctement, et les objets extérieurs se déroberent à sa vue; les sensations s'arrêtaient, la pensée ne fonctionna plus; le corps se roidit dans une affreuse immobilité.

Cependant les colons étaient fort inquiets, à la veillée, devant l'habitation de Vandrusen. On avait attendu Paul au repos du soir, et on concevait de justes alarmes en comptant les heures de cet inexplicable retard.

On ne pouvait plus envoyer Asthon à la découverte; le chien de la case de Samarang était à Kalima. Strimm et ses amis prirent leurs armes et fouillèrent courageusement les bois du voisinage pour retrouver leur jeune ami et lui prêter assistance, s'il s'était réfugié sur un arbre pour se dérober à quelque bête fauve. Toute prudence fut même oubliée; le nom de Paul retentissait à tous les carrefours ténébreux, et aucune voix ne répondait. Chaque minute augmentait la désolation de tous.

La nuit et les bois cachaient leurs secrets; les plus intrépides et les plus alertes parmi les colons désespéraient, après des courses brûlantes faites dans des massifs impénétrables, où le pied d'un homme ne s'était jamais posé. Strimm, cet intraitable sauvage civilisé par un regard d'Aurore, osa même se hasarder seul dans le labyrinthe du bois

de Fer et visita l'auguste ruine où la jeune créole et son compagnon avaient passé une nuit. Personne ne découvrait le colon perdu, et on le pleurait déjà comme si en eut appris sa mort. Il y a dans le cœur des hommes bien plus de vertus généreuses qu'on ne le croit. Les villes ont calomnié l'humanité.

Vandrusen qui avait un cœur chaud et la pensée lente, se ravisa tout à coup vers les heures matinales, et frappant la terre du pied, il dit :

— Je me rappelle maintenant que notre ami Paul était fort pâle et fort agité, en me parlant hier soir... et une chose m'a frappé encore dans ce souvenir, il m'a demandé beaucoup de détails sur la vallée du boon-upas... Oui, en me souvenant de tout cela, je crois être dans une bonne conjecture... il y avait un profond désespoir sur sa figure... j'ai cru à la fatigue, moi... il m'a trompé! m'a trompé!... allons du côté de l'est mes amis...

Et tous les colons s'élançèrent sur les pas de Vandrusen.

Le soleil se levait, mais la vallée de la Mort gardait encore des teintes sombres dans ses profondeurs. Paul ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec une stupéfaction folle : ressuscitait-il dans un autre monde, où se réveillait-il après un long sommeil dans celui-ci? son esprit n'avait pas encore assez de lucidité matinale pour résoudre cet étrange problème.

Le sommeil, ce céleste médecin gra-

tuit, avait donné un peu de calme au pauvre malade, et la fraîcheur embaumée des douces heures du matin passait sur son front comme un main caressante, la main d'un invisible ami.

Il se souvint alors des mille histoires contées par des imaginations indiennes sur le boon-upas, et il se formula cette réflexion à lui-même :

C'est peut être comme le gouffre du Bec-de-l'Aigle, à la Crôtat; on dit que tous ceux qui le regardent deviennent fous. J'ai vu beaucoup de gens qui ont regardé ce gouffre, je l'ai regardé moi-même, et nous avons tous gardé notre raison.

Et il contemplait le boon-upas, qui, à la tranquille clarté des heures du matin, ressemblait à un arbre ordinaire et lui promettait une ombre innocente quand le soleil arriverait au zénith.

Un incident, qui serait merveilleux dans la vallée de Mont-morncy, mais qui est très-vulgaire dans une solitude écartée de Java, vint exorciser une salutaire influence dans le réveil de Paul.

La Providence se sert de tout pour venir en aide aux bons cœurs ! elle envole le brillant oiseau du soleil sur l'arbre du désert, quand Aurore rencontre les terribles Damnés de Java; voyons ce qu'elle va faire pour le malheureux Paul.

Echappé à l'influence fabuleuse du boon-upas, Paul en reprenant sa raison, retrouva son amour et son espoir. Un rocher à pic démesuré de l'autre côté du val comme le démon de la